

Martin

+

Lotus biographique

sur
Jules Barzun

+ 1914

Demande renseignements
à André Samson & à J. Brevet

+

S^r Abbé Jules Bayin.

"Quelle belle mission, pour nous, petits soldats de France, que d'écrire chaque jour l'histoire de notre patrie! — mais on l'écrit avec du sang et ça coûte!!" — Le brave troupien qui m'écrit, du fond de sa tranchée, ces belles paroles, n'a pas encore eu le temps de lire, je'en suis sûr, le beau livre de Bougeot intitulé: le sens de la mort; il le résume pourtant merveilleusement. Pour lui et pour ses camarades et pour des milliers d'autres soldats Français la mort a un sens parcequ'elle est un sacrifice: ils savent ce que produisent ces dévouements ignorés de tous les instants, ce sang répandu souffrances acceptées sans murmure, ce sang répandu par d'horribles blessures, et ils s'appliquent sans la connaître cette belle parole de Pascal "Jésus Christ achève sa passion en nous".

Cette parole, S^r Abbé Jules Bayin l'avait peut-être méditée quelque fois dans ses oraisons. Si nous avions un jour le bonheur de retrouver sa tombe, je voudrais qu'elle constituât son épitaphe, car elle résume admirablement une

vie bien courte mais pleine de mérites devant Dieu.

Le 5 octobre 1911, sous une pluie fine et par un temps morne tout à fait en rapport avec un jour de rentrée, une quinzaine de séminaristes débarquent en gare de la Meitrie, salués du bon sourire des habitants des bords de la Loire qui n'effraient plus les sauteuses noires depuis qu'elles sillonnent chaque semaine leurs routes et longent leurs côtes. Un de nos bons vieux amis, qui s'est fait séminariste à 28 ans, l'air affairé, chargé mallet et valises avec le passemur de S. Maurice, qui nous fera tout à l'heure traverser la rivière. Nous sommes là sept ou huit séminaristes de 3^{ème} année, et la joie de se retrouver après trois grands mois de séparation active les languit et met la gaieté sur les lèvres.

Tout en causant, j'examine attentivement des silhouettes nouvelles qui nous précèdent sur la route, entourant un bon gros abbé à la marche inélegante, mais à la figure réjouie, qui leur sert de cicérone. Qui m'aurait dit alors que le bon abbé G. deviendrait un brave et... élégant officier de l'armée française ? Tot tempus... Tot modus !!

Nous traversons la Loire au bruit lent des rames et c'est

aux accents de S. Ove Marie Hetta qui nous aborde sur la rive gauche, toute parfumée encore du souvenir des Bénédictins dont nous occupons la demeure. C'est alors un échange de souhaits de bienvenue. On nous présente les jeunes. Il y en a deux que je remarque tout de suite : l'un très grand, maigre, à la parole sèche, scandée, au regard clair et surtout à l'air bloqueur, l'autre plus petit, aux traits fins, aux petits yeux noirs vifs et scrutateurs, se cachant derrière une physionomie plutôt sombre et mélancolique. J'apprends qu'ils sont tous deux presque mes compatriotes : l'un est né à Angrie, l'autre à Pouance. L'Avenir devait me dire ce que l'extérieur modeste, timide et réservé de l'abbé Bazin cachait de grandeur d'âme, de vie intérieure intense et de qualités éminentes d'esprit et de cœur.

S. Ove Jules Bazin naquit le 13 avril 1891 à Saint Aubin de Pouance, dans le Nord du département de Maine & Loire, voisin de la Catholique Bretagne, où la foi est encore vivace et où surgissent des vocations sacerdotales qui vont s'abriter et s'épanouir à l'Institution libre de Combrée, qui a donné un bon nombre de

prêtres au diocèse d'Angers.

De sa petite enfance nous connaissons très peu de choses. Le ducif entra de bonne heure dans cette famille Chrétienne, et eut, dans l'âme du petit Jules, cette plaie douloureuse qu'il s'efforçait de cacher et qui s'imprimait malgré lui sur son visage, aux heures si fréquentes de mélancolie. Il perdit son père, jeune, et la mort du chef de famille priva souvent les enfants du bien être psychique aussi bien que des facilités matérielles. Il est certes bien doux d'épancher son cœur dans le sein d'une mère chérie, mais il est bon, pour l'enfant, qui s'élève à la vie de l'esprit et du cœur, d'avoir à contempler les exemples de caractère et de force d'âme qu'un père doit se faire un devoir de donner aux siens dès leurs plus tendres années. Il alla de bonne heure en classe et j'ai vu que ses maîtres furent vite frappés de son intelligence ouverte et de sa facilité d'assimilation. Servi par une excellente et tenace mémoire, il fit de rapides progrès. Au Pâques, le Curé remarqua vite l'enfant et lut dans ses yeux si francs les vœux que Dieu avait sur lui. Jules Bazin manifesta un jour, le désir qu'il avait de

se consacrer à Dieu et d'être prêtre; il commença à faire du latin à la suite de sa paroisse. Que de belles vocations ont germé ainsi, près du poind du vénéral pasteur qui vous a baptisé, qui vous a mis un jour pour la première fois Jésus sur les lèvres, qui a été le confident de vos joies comme de vos peines. On aime à se rappeler ces belles figures de Curés de Campagnes, âmes vraiment sacerdotales, dévoués jusqu'à la mort à leurs ouailles et qui, les plus part du temps, succombent au feu de combat, ignorés du monde, mais grands devant Dieu qui sait juger les serviteurs.

Jules Bazin entra en Cinquième au Collège de Combrice, au mois d'octobre 1904. Il fut présenté à ses nouveaux maîtres par sa mère, veuve depuis plusieurs années et qui l'aurait aimé et vénéré beaucoup. Elle mourut peu de temps après son entrée au Collège. Il conçut de cette perte une douleur très vive. Dont il ne se consola jamais. "C'est à cela peut être, me disait-on de ceux qui l'ont bien connu, qu'il faut attribuer l'air triste, mélancolique, qui lui était habituel et l'empêchait d'être aussi sympathique à ses camarades qu'il l'était, par exemple, son meilleur ami, René Briant".

Il ne tarda pas à prendre dans sa classe le premier rang. Il le garda jusqu'à la fin de son collège. "C'était, m'a dit un de ses professeurs, un élève précis, régulier, travailleur, un de ces bons écoliers qu'on estime parce qu'ils remplissent bien leurs devoirs, et qu'on applaudit aux jours de distributions de prix". Jules Bazin eut deux fois le prix d'honneur: en 5^{ème} et en 1^{ère}.

Il était personnel - d'aucuns diraient original. Esprit vif et très ouvert, il cultivait avec succès toutes les parties du programme, et tenait, non toutefois sans conteste, la tête d'un cours relativement nombreux et bien coté au point de vue intellectuel. Il requait en version latine - Sa grande facilité, lui permettant de "se débarrasser" rapidement de ses devoirs, lui permettait aussi des études à côté. Il travaillait l'espagnol peut-être aussi l'espéranto. Ce qui ne l'empêchait pas de donner, avec souvent à ses voisins, incapables ou fainéants, comme il y en a dans tous les collèges, un "bon coup de main", moins peut-être par obligeance que par une certaine vanité d'"écolier supérieur". - Esprit solide, il aimait pourtant le paradoxe et se plaisait à manier les raisons spécieuses, surtout s'il s'agissait de contrecarrer un dogmatisme

trop absolu, qui heurtait son esprit d'indépendance. Car il était extrêmement indépendant, critique et foin de ceux qui acceptent volontiers des opinions toutes faites. Indépendant aussi de caractère, il n'était point le défenseur outré "du Règlement". N'étant pas tête brulée, il ne cherchait pas à le briser, mais se l'accommodait, avait des arrangements avec lui, en prenant et en laissant. S'il n'avait point d'ordinaire l'initiative dans les petites attaques entreprises contre certaines autorités, il était du moins des premiers à marcher. Il fut un de ceux qui un jour (journée mémorable dans les annales du cours), lâchèrent en classe des escargots peints aux trois couleurs, destinés à "noirir" les idées "blanches" du professeur. - Naturellement, il avait pour les indépendants de son calibre, même des cours inférieurs, une extrême sympathie. Aux autres, il apparaissait au contraire réservé, froid, un peu dédaigneux, servant des paroles hautesaines et dures, à qui s'efforçait de le prendre d'assaut ou le piquait de petites piques innocentes.

Cela n'empêchait point de deviner en lui un cœur non seulement très sensible - rendu plus sensible encore par

La perte précieuse de ses parents, qui lui avaient fait une âme profonde et mélancolique — mais bon, capable de s'oublier pour rendre service. Ressentant vivement et longtemps les moindres blessures, il savait aussi comprendre les souffrances et s'efforcer, lui-même ou avec d'autres qu'il entraînait, de les diminuer. Personnel, il l'était, jusque dans son extérieur. Un peu amateur dans le travail, dilettante dans l'étude, "eccentrique" dans la conduite, il était original dans son dehors. De mise toujours simple, mais soignée, il se faisait remarquer par une belle "savallette" noire, ou un beret "blanc" rejeté en arrière et sur l'oreille gauche, ou une casquette à visière pliée en deux et le galon d'or roulé sur la figurine; ou bien il restait tête nue, étalant une raie impeccable, séparant des cheveux assez longs. Sans dédaigner la "lignane" de Chlophile Gautier, et sans être grand joueur ni sportsman, il eut aimé peut-être couvrir les cheveux au vent comme un vrai Romantique — car il l'était. Les décorations de la Congrégation et de l'Académie, il les portait avec le même sérieux, peut-être la même satisfaction qu'il porta les galons de Sergent et qu'il eut portés plus tard la Mousette... ou la mitre. Il

2138
fut un des dignitaires de la Congrégation du Sacré-Cœur et président de l'Académie.

Vers la dix-huitième année, Jules Bazin perdit peu à peu "l'Excès" de ses qualités. Elève ecclésiastique, prit à entrer au Séminaire, il manifesta une vraie piété, toute simple, sérieuse et bien inspirée. Il termina ses études secondaires par le diplôme de Bachelier avec mention.

Il prit la soutane au Séminaire de Châtillon le 8 octobre 1910. Ce saint habit ne fut pas sans augmenter le sérieux de son caractère et... l'aspect mélancolique de son visage. L'aspect retiré et recueilli de cette maison d'étude et de prière allait bien à son caractère et il y put méditer à son aise. Il était d'un tempérament énergique; les soirs d'hiver, il aimait faire, à la course, le tour de la Vigne et du petit bois, à la récréation du matin, pour se réchauffer et "entretenir ses muscles" comme il disait. Il était toujours de ceux que l'on nommait : Les grands Marcheurs, et qui "marchaient" avec le Supérieur de philosophie des routes de Champigné, St-Clement de la Plaque, du Log d'Angers et de la Meignonne. On arrivait bien fatigué,

2438
mais on avait accumulé de l'énergie vitale pour toute la semaine. Le côté intellectuel ne s'en portait que mieux.

L'abbé Jules Bazin avait une âme d'artiste, mais il fallait bien le connaître pour savoir à quoi il rêvait aux soirs des grands congés sur la ¹³⁸terrace de Châtillon, car il se livrait si peu. Douce harmonie des cloches lointaines de la ville d'Angers, mêlée aux légers battements des rames des bateaux remontant la Mayenne, longue étendue à perte de vue des prairies d'Épinard et de St. Leger, roulement des trains filant vers son pays natal : tout cela, en un beau soir d'été, chantait une douce mélodie à son cœur. Il voyait la terre, la bonne terre de France et par dessus elle, le supra-sensible : les intelligences, les arts, le génie, tout cela dominé par le Surmaturel causal et vivifiant : Dieu et les âmes ; un ensemble idéalement beau presque céleste qui le transportait tellement de joie qu'il avait les larmes aux yeux quand il revenait à la triste réalité humaine.

Les Vacances de 1911, se passèrent en grande partie à Angers. Reçu chez M^{me} de Villoutreys, il consacrait la plus grande part de ses journées à Notre

Deux. Le matin, on le voyait de bonne heure à l'Eglise. Il ne manquait jamais une longue méditation, à genoux derrière l'autel et ses prières et ses élévations comme toute la personne d'ailleurs, sortant de l'ordinaire pour se mettre à la hauteur de ses pensées et de ses vues. Il servait souvent plusieurs messes, pour permettre aux petits qu'il aimait, de profiter largement d'un sommeil bien gagné à la suite de la promenade de la ville à la Campagne. On ne saura jamais combien il les aimait : les petits gars du patronage de Notre Dame d'Angers. Il étudiait leur caractère, savait se mettre à leur portée, provoquer leurs confidences, les mettre à l'aise pour être à même de leur faire plus de bien. On portait plusieurs fois la semaine en Colonies, on emportait ce qu'il fallait pour la journée et l'on dinait sur l'herbe en buvant du lait frais. On jouait, on riait beaucoup, mais l'on faisait aussi des choses très sérieuses : un peu de catéchisme, de l'histoire sainte, une lecture captivante avec de belles histoires racontées comme savait le faire l'abbé Bazin, étaient toujours au programme. Si les enfants lui rendaient attachement pour dévouement, les parents aussi savaient

2438
apprécier ses qualités d'éducateur sans prétention mais pour-
tant brillant, comme malgré lui, et plus d'une mère
versa des larmes quand son petit garçon, un soir de pa-
tronage, annonça à la maison que l'abbé Jules Bazin
était mort pour la France.

S^t Maur devait merveilleusement aller à cette âme mys-
tique et solitaire. La situation retirée de cette vénérable
abbaye bénédictine au bord de la Loire, ces grands couloirs,
ces salles hautes, ~~ces~~ cloîtres roman festonné de flam-
pas dorés par un beau soleil, la petite chapelle histo-
rique de Saint Martin avec son abside dominant les
ruines de l'ancienne église abbatiale, où l'on ai-
mait tant assister aux offices les jours de cougè,
devaient avoir pour lui un langage tout particulier et
élevé son cœur déjà porté naturellement à un mys-
ticisme mêlé de rêverie et de sensibilité raffinée
parceque pleine d'esprit. C'était alors, comme l'a dit
si bien René Briant, son meilleur ami, le temps des
rives blanches, "le temps de Saint Maur", comme nous
avons dit nous mêmes, bien des fois depuis. Il fallait,
la divine Providence l'avait compris, disait l'ab-

bé Briant, ces jours calmes de séminaire, tout entiers de tra-
vail et de prière, où l'on rêvait à l'avenir bien rempli, à la
moisson abondante des âmes, à l'apostolat fécond, pré-
lude tranquille, insouciant et gai, mais favorable, mais né-
cessaire à l'"*Erunt ergo docte omnes gentes*" vers lequel
nous nous sentions tous les jours davantage attirés.

L'abbé Bazin habitait une mauvaise petite
chambre à l'aile droite, froide l'hiver, insupportable l'été.
Je me rappelle qu'il fit un peu la moue quand on lui fit
voir sa cellule. "J'aimerais mieux habiter dans l'île
en face" me dit-il un peu versé. Il eut voulu la vue
sur la Loire; mais il y eut trop souvent rêvé. Il orga-
nisa cependant son home "artistement" comme peut
bien le faire un séminariste et il ne tarda pas à s'y
plaire. Il avait vue sur la cour intérieure et, contem-
plant l'ancien bain romain découvert par le Père Se-
sacroix, il rêva souvent aux premiers temps de la Gaule
Romaine, âges de foi et de civilisation, où les villas
rustiques bordaient le fleuve "Liger". Il y revoyait Saint
Maur et Saint Martin dans sa cellule et toutes les
légions de moines qui illustrèrent le lieu qu'il habitait.

Il reçut au mois de décembre 1911 la Couronne. Il s'était mis de tout cœur en retraite, et son "Dominus Vobis" prononcé entre les mains de Monseigneur l'Evêque, fut, on le peut bien penser, une promesse mûrement réfléchie d'un cœur tout dévoué à la gloire de Dieu et au salut des âmes. La grande facilité de travail le mettait à même d'avoir du temps libre. Il aimait l'architecture religieuse, la peinture, la photographie, et, chez lui il y avait toujours quelque gravure sur sa table ou des photos à l'air dans sa cuvette. Il affectionnait les projections, et les cours d'histoire d'art religieux que nous faisait, au soir d'hiver, notre directeur, étaient suivis assidûment par lui. Il s'intéressait à la fabrication des chaises, à la mécanique, aux appareils d'éclairage, et un jour on le vit manoeuvrer la lanterne, chose "rarement permise et aux seuls initiés". Il fut heureux ce jour-là.

En dans, il paraissait souvent ailleurs, surtout pendant la recitation des leçons, peu intéressante d'ailleurs dans les séminaires. Tout à coup, le bon Père C. annonçait malignement : Monsieur l'abbé Bazin, et l'on voyait

alors un séminariste surpris, rouge de timidité, cherchant où on en était. Il avait d'ailleurs vite fait de reprendre le fil et c'était un plaisir de l'entendre développer une thèse et de vanter les objections du professeur. Un 8 ou un 9, après un petit rappel à l'ordre pour la prochaine fois, terminait la séance.

Tout chez lui, était posé, sagement discuté, pesé, puis réglé. On sentait une âme sensible, mélancolique, mais tranquille. Il n'était point de ces caractères toujours incertains, préoccupés, sur le qui vive. Je le vois encore arriver de son petit pas vif à la Chapelle, faire une profonde genuflection devant le tabernacle, filer jusqu'au bout des stalles et là, près de l'autel, se tenir à genoux, bien droit, les bras croisés pendant le quart d'heure de la Visite au Saint Sacrement. Il avait toujours dans les allées et venues son chapelet à la main, l'égrenant doucement et sans ostentation dans sa grande poche de soutane. "Je prie toujours, me disait-il pour l'Eglise de France et mes petits gars de Notre Dame".

Il lui fallait bien connaître un coufrère pour qu'il s'y attachât. Il était de nature peu expansive et ce n'était que par extraordinaire qu'il se livrait.

Les jours de grand cougé, après la messe matinale, à la chapelle de S^t Martin, nous montions l'allée du bois, et, assis aux pieds de la grotte de Lourdes, nous évoquions le passé et rêvions à l'avenir : au sacerdoce, aux joies et aux sacrifices de la vie pastorale, aux œuvres de jeunesse. Il me disait ses vœux, j'émettais les miennes et la cloche du déjeuner nous surprenait en train de bavarder - ayant franchi la porte de la cour intérieure l'abbé Bazin retombait dans son mutisme affectueux : il n'était plus à l'aise. Non seulement il le sentait, mais il le farcisait.

À la veille des examens de fin d'année 1912 il passa, comme nous, deux jours le nez en l'air à regarder les aéroplanes du circuit d'Angoulême. Perché sur le sommet du coteau de Saint-Maur, l'appareil photographique en main, il guettait les grands oiseaux. Il me disait, en riant, dès qu'il en apercevait un : "Voici la plus belle invention de l'homme depuis la création de Dieu et l'on dira maintenant que l'homme s'éloigne tous les jours davantage de son Créateur ; je crois plutôt qu'il s'en rapproche tous les jours un peu plus : exemple !" Ou encore : "Il en est de la Volonté comme du moteur de cet avion,

plus le moteur tourne plus l'aéro. monte ; plus notre volonté, notre caractère sont mis à contribution, plus notre âme aussi s'élève vers le ciel." "Je deviendrai" disait-il encore, sur nos vieux jours, comme le bon S^t François de Sales, j'irai chercher des comparaisons là où l'on s'attendrait le moins à en trouver."

Il avait un esprit charmant, plein d'à-propos et il savait faire valoir ce qu'il savait. Doué avec cela d'un jugement très sûr, il avait vite fait de trouver la clef du caractère de ses confrères : "Je n'ai jamais besoin, disait-il, plaisamment, à propos d'un camarade étranger, de forcer la serrure, pour savoir à la fin ce que la boîte renferme." Et il faisait les découvertes les plus inattendues. On ne trouvait pourtant presque jamais sa charité en défaut. Il disait son opinion, voilà tout, et il n'en était plus jamais question.

Il reçut les ordres mineurs en juin 1912. Il était déjà mûr pour le sacerdoce, mais la Patrie l'appelait sous ses drapeaux. Il ne se déroba point à son devoir, mais il l'accepta généreusement puis il y mit tout son cœur. On le vit alors s'entraîner à la course, aux agiles de

gymnastique pour arriver breveté au Régiment. On obtint, non sans difficulté de faire de la barre fixe, de "sauter à la corde" la hauteur réglementaire, dans un coin du grand jardin de Saint Maurice sous des regards facilement scandalisés. Ses efforts furent couronnés de succès et il fut reçu un des premiers au brevet d'aptitude militaire. Il choisit le 13^e d'Infanterie à Angers.

Les vacances, comme les précédentes, se passèrent à la paroisse Notre Dame et au pèlerinage. Il y fut comme toujours bon Séminariste, paisible, pieux et dévoué: "Je suis toujours clerc - mineur", m'écrivait-il, je ne penserai que si suis séminariste - soldat, qu'après avoir franchi la grille du 13^e."

Après quatre jours de retraite fautive dans la prière et le silence à St Maurice, au milieu des bois et des vergers tant affectionnés, l'abbé Bazin se rendit en compagnie de l'abbé René Priant à la Caserne Desjardins. C'était le 8 octobre 1912.

Il se donna sans trop d'enthousiasme à son nouveau métier. Il fut tout d'abord déçu. Etant d'un tempérament supérieur, doué d'un esprit très fin et très dé-

licat, il s'accommoda mal, au début, du régime militaire, des théories à n'en plus finir, de la grossièreté des hommes et des sous-officiers: "La vie est pleine de sacrifice, m'écrivait-il, c'en est un grand que de supporter ces gens-là"..... "Je m'efforce pourtant de leur trouver des qualités et de les exciter chaque jour davantage", ajoutait-il aussitôt. Il finit par s'habituer à ce régime et au bout de quelques mois il était le séminariste soldat accompli. Les jaloux de Caporal le récompensèrent de son travail et il fut heureux de les montrer un soir au Séminaire. Il inspirait du respect à ses hommes tout en leur donnant grande confiance en lui. Il savait défendre les opprimés, empêcher les brimades et remettre les effrontés à leur place. Ses compagnons d'armes savaient à qui s'adresser quand ils avaient besoin d'un service. Il cherchait toutes les occasions de faire du bien.

Si le sous-lieutenant René Priant avait vécu, il eût pu nous dire beaucoup de choses à son sujet. Ils sortaient tous les soirs ensemble au Séminaire après avoir peiné ensemble toute la journée par monts et par vaux, le sac au dos - La guerre survint. "Nous allons faire œuvre de rédemption" m'écrivait-il en partant d'Angers, "c'est

pour les vieux pechés de la France que nous mourrions ?
Il avait le pressentiment qu'il n'en reviendrait pas.

Le 135^e quitta Angers le 5 août 1914 pour aller passer les quinze premiers jours de guerre au Grand Couronné de Nancy près de Pont à Mousson où s'est illustrée la Réserve de notre jeune corps d'Armée. Ce fut d'abord une promenade militaire : "Je garderai, écrivait-il, un souvenir inoubliable de nos jours à Nancy" - Quand le 20 août le 9^e corps remonta vers Charleroi et la Belgique, le Sergent Bazin partit joyeux dans l'espoir d'une marche en avant rapide : "La Victoire, m'écrivait-il, revient à mes oreilles" - Hélas ! C'était la mort plutôt qui bourdonnait autour de lui. Le 23 août, à Bièvres, à 30 kilomètres de la frontière le 135 prit contact avec les Prussiens. La journée fut terrible pour le 9^e corps et pour le Régiment d'Angers. Le Sergent Bazin disparut dans la bataille le 24 ; il fut d'abord porté comme disparu puis, vers la mi-février 1915, la nouvelle de sa mort parvint en Angou.

Je ne saurais mieux traduire les sentiments qui nous animèrent tous, qu'en citant les réflexions faites à son sujet par le S. lieutenant Priant qui devait le

suivre un an plus tard sur la voie du martyr pour la Patrie
"Quand on revoit la vie passée, disait-il, on se prend à regretter d'avoir vécu aussi légèrement Pourtant on songe aux doux instants, aux bonnes heures, on revoit ces chers amis avec qui l'on avait vécu si intimement et dont nous pourrions les espoirs."

Mais, hélas, ici bas, toute amitié s'envole.
Nos amis, un à un, la tombe nous les vole !

"On devient plus sérieux quand on pense à cela. Le diable combien on se pense à lui, en revoyant les lieux témoins de nos jours d'autrefois. En le croix facilement. Ce doit nous être un encouragement pour faire bien toutes choses, pour agir en Dieu et par Dieu. Le Pauvre Jules Bazin aimait à méditer ces paroles qu'un de ses amis lui avait fait parvenir un jour :
Nous allons, pleins de foi, au champ de France
Travailler jusqu'au soir, l'âme toute d'espérance !

"Il est parti : il travaillera sans doute pour nous en nous aidant de son intercession. Mais, malgré tout, il faudra que nos bras remplacent les siens En sais combien sous des dehors un peu froids, quelquefois brusques, se cachaient de sentiments ardents, de desirs du bien, de dévouement, de sérénité qui parfois rompait l'écorce et jaillissait en jets

« tumultueux. Tout cela n'a fait qu'apparaître, à nous
« de le remplacer ! ».

Oui, à nous de le remplacer. Et pour bien le
remplacer, suivons sa trace. L'exemple qu'il nous a donné
est fait tout de pitié suave et d'héroïsme. Ne nous laissons
point aller à la tristesse. Le jour où ces glorieux amis
sont tombés sur le champ de bataille, a été vraiment
pour eux le "Dies natalis" le jour de victoire, le jour
de vraie vie, où ils sont entrés dans la gloire immortelle !

Barzin comme Briant appartenait à cette "Nouvel-
le jeunesse qui s'est offerte généreusement et qui ne veut
pas être plainte ni pleurée." Semes Martyrum, semes Christia-
norum, disaient nos pères. Puisse la France nouvelle qui va
surgir des plaines arrosées du sang de ses enfants, être digne
de ces soldats chrétiens, prêtres et laïques, chevaliers du
droit, sans peur et sans reproche, qui sont tombés pour le sa-
lut de la Patrie.

J. M.

L. Couraux Béconnais le 24 juillet 1916.

7

Notice sur mon ami
Jules Bazis, élève mineur,
tombe au champ d'honneur

--- Vers l'âge de huit ans
Jules Bazis perdit son père et quelques années
après sa mère « femme de foi et de bien » et très éclairée.
Jules eut donc une jeune très grande et c'est
à cela qu'il faut attribuer sans doute les
accès de mélancolie qu'il avait parfois et
l'air en peu fermé qu'il gardait habituellement
vis à vis même de ses amis.

Jules Bazis entra au collège
de Combrée en 1904, comme élève de cinquième.
Il se plaça d'emblée à la tête de ses cours
et s'y maintint, on a peu ~~peu~~ s'en faut, jusqu'à
la fin de son collège. En seconde il se fit avec
succès le concours d'admission à l'Académie
combréenne, dont il fut nommé président sa
année de philosophie. En rhétorique et en philosophie
il obtint de nombreuses mentions aux concours des
Facultés catholiques de l'Ouest et passa brillamment les deux parties du baccalauréat.

Intelligent et laborieux, Jules Bazis
fut également un modèle de bonne tenue et
de fiabilité. Il fut pointé tour à tour de

la congrégation de la St Vierge et de celle du Sacré Cœur on ne sont admis que les meilleurs élèves. Il a laissé parmi ses camarades et ses moines un excellent souvenir. Monsieur le Supérieur l'aimait beaucoup et fondait sur lui de belles espérances. « Il ~~aurait~~ été très doux, ~~raisonnable~~ son éminence acheré de le voir prendre ses grades à l'école St Just et lui résister comme professeur. » Mais bien es a décidé autrement.

Au mois d'octobre 1912, il entra à la caserne du 135^e régiment d'infanterie pour y faire son service. Avec douleur il constata que « la caserne est un milieu où le souffle divin de la charité semble s'être éteint. » Ce fut pour lui une ~~grande~~ ~~triste~~ ~~chose~~ touchée. » Ce fut pour lui une raison de se perfectionner dans la vie chrétienne. « Marchons avec persévérance vers l'idéal divin, s'écrit-il; tâchons de vivre Jésus, le bien d'Amour, afin que les païens ne puissent pas dire: « Voyez ces chrétiens, ils ne sont pas meilleurs que nous. »

Par sa bonté et sa douceur il sut vite gagner l'estime et le respect de ses camarades. Jamais il n'eut peur eux de propos blessants, mais de paroles pleines d'amour et de bienveillance. « Ne les fustigez pas, disait-il, mais aimez-les et essayez de leur faire du bien. »

La même
également
après 103
1^{er} Octobre 1912
La nomination
une grande
petite charité
« Plus de
s'écrit-il
suggérer
Cependant
pour ses ho
glines et
suscités
s'écrit-il
propaganda
d'écrit-il
touchant
avec l'âme
et pieuse
la guerre
et fit
et pour
1^{er} Août
« Je suis
de la
trop de
La popu
nous ont

de
les
noues
ieur
it
te les
de le
et lui
d'ici

sa intelligence, son énergie, ses exactitudes lui valurent également la haute estime de ses chefs. Quatre mois après ses incorporations, il fut nommé caporal et le 1^{er} Octobre 1913 il « aurait les sardines jaunes ».

La nomination au grade de sergent fut pour lui une grande joie. Elle lui permettait d'avoir « une petite chambre ni d'ouest jamais plus de trois ».

« Plus de emmergations aussi buyantes qu'insignites, écrivait-il, plus de clayues égraines de soldats à supporter, je suis tranquille dans mes fétis chez moi ».

Cependant il ne cessa pas un instant d'être pour ses hommes un agiot. Par quelques paroles glissées à propos, il savait calmer les esprits surexcités et ramener dans la bonne voie ceux qui s'en étaient égarés. Il fut également un propagateur zélé du « Rosaire vivant », devenu d'un intérêt moral excellent pour le soldat croyant.

Déjà sa dernière année de service touchait à sa fin et Jules Bazis voyait approcher avec bonheur le jour où il reprendrait la vie d'homme et prière du Grand Séminaire, lorsque tout à coup la guerre éclata. Sans murmure il se résigna et fit à bien le sacrifice de sa vie « pour le Christ et pour la France ». Il partit pour le front le 1^{er} Août 1914. Quelques jours après il écrivait : « Je suis arrivé à destination à 9.31. Kilomètres de la frontière. Le voyage s'est effectué sans trop de fatigues ni d'ennuis. Tout va bien. Les populations au milieu desquelles nous passons nous ont acclamés tout le long de la route ».

ntes
faut
stata
e le
point
toute
me.
d'Amour,
Voyez
mes, »
h vite
noues.
ntes,
il,
des lies »

2438
Je crois que bientôt nous verrons le Alboche, car dans
le lointain le canon tonne. . . . Je suis absolument
soumis à la volonté de Dieu. Je ne souhaite
qu'une chose : la Patrie victorieuse. 15 Août,
La dernière carte qu'il envoya, ^{la date du 15 Août,} se porte que ces quelques
mots "Ent ra hies". A la suite d'un combat
qui se lira quelques jours après en Belgique, Jules
Bazis fut porté disparu. Vers la fin du mois
de février 1915, une note de la "Cruz de Genève"
nous apporte la nouvelle que nous redoutions :
"Jules Bazis, sergent au 135^e régiment
d'infanterie a été blessé d'une balle à la poitrine
le 15 Août 1914, est décédé le 21 l'hôpital allemand
de Graide, en Belgique, et est enterré dans
le cimetière de cette ville."

Comment est mort Jules Bazis, nous
ne le saurons probablement jamais. ~~La mort est~~ ^{se peut}
restée ignorée, mais il l'est pas moins vrai
qu'elle fut la mort ^{glorieuse} d'un héros, mort pour le Christ et pour
la France. "En ce, Domine, dona requiem
et locum indulgentiae?"

Lucien Garnier